

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. 10 f.
Six mois. 19
Un an. 37

L'abonnement continue, sans avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghe, libraire, rue Grande-Chaussée ; A PARIS, chez MM. Havas, Laflite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

ROUBAIX, 21 MAI 1871

Épisodes télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix.

Versailles, 19 mai.

On craint que les insurgés ne fassent fuir les otages. On dit qu'ils vont détruire Notre-Dame et les Invalides.

On prétend que le citoyen Courbet, ministre des beaux-arts de la Commune, a brisé lui-même, avec un marteau, toutes les antiquités nivernaises du Louvre.

Versailles, 20 mai.

Assemblée nationale. — L'urgence a été adoptée pour une proposition demandant : 1° que les autorités s'entendent avec les chefs allemands pour désigner les villes où les troupes allemandes tiennent garnison ; 2° invitant les autorités municipales à exécuter les travaux d'accommodation pour loger ces troupes.

Paris, 19 mai.

On dit que les individus, accusés d'avoir fait sauter la cartouzière de Grenelle, seront fusillés dans les vingt-quatre heures.

Des caisses en fer, contenant 1,000 livres de poudre, ont été portées sur les barricades près des remparts, pour les faire sauter au besoin.

On a proposé à la Commune de légiférer tous les enfants illégitimes, et de permettre à tout individu âgé de 18 ans, et à toute fille de 16 ans, de requérir un magistrat municipal de célébrer leur mariage.

Paris, 19 mai, 8 h. soir.

Le Salut public dit que la Prusse demande un armistice entre les deux partis, afin d'obtenir un plébiscite de toute la France.

La Commune a enlevé l'argenterie et les objets de valeur de l'église de la Trinité. Le même sort attend toutes les églises, elles seront fermées ensuite.

Les corps des veilleurs de Flourens exécutent toutes les arrestations et réquisitions.

La démolition de la chapelle expiatoire a commencé aujourd'hui.

Une cour d'accusation a été établie sous la présidence de M. Rigault, pour juger les otages prisonniers.

Les insurgés maintiennent avoir repoussé victorieusement hier et aujourd'hui toutes les attaques des Versaillais, surtout à la porte Maillot et Clichy.

Le pont du Point-du-Jour, est démolit. Rente, 53.70; Emprunt, 54.50.

Paris, 20 mai, 7 h. m.

Les fédérés ont installé quatre mitrailleuses aux barricades de la rue Peyronnet.

La commission des barricades ordonne aux habitants de toutes les maisons situées aux coins des rues qui avoisinent les remparts du Sud, de quitter les maisons qui seront occupées par la garde nationale et dont les murs seront crénelés.

Une proclamation annonce que le Co-

mité central, sur la proposition du Comité de salut public et l'approbation de la Commune occupe depuis hier l'administration de la guerre.

Le bruit circule que les fédérés ont tenté une sortie vigoureuse offensive du bois de Boulogne pour empêcher les travaux d'approche des Versaillais.

Francfort, 20 mai.

M. de Bismark est arrivé ce matin à huit heures et demie. MM. Jules Favre et Pouyer-Quertier sont arrivés vers midi.

Le président de police, M. Madai, était allé à la gare du chemin de fer Mein-Neckar pour recevoir les ministres français.

M. de Bismark a été vivement acclamé par la population. La foule, assez nombreuse, a salué M. Jules Favre de la façon la plus respectueuse.

En l'honneur de l'échange des ratifications, les bâtiments publics et les maisons particulières sont ornés de drapeaux.

On nous écrit de Versailles, 19 mai.

Nos troupes de Versailles resserrent de plus en plus leur cercle autour des insurgés qui n'auront bientôt plus une seule position en dehors des remparts. Les chasseurs d'Afrique et l'infanterie de marine se sont emparés du village de Malakoff, fortement occupé par les fédérés, qu'ils repoussèrent jusqu'aux dernières maisons du Petit Vaupes, de Malakoff et de Grand-Montrouge. Les insurgés reprirent l'offensive la nuit même; ils tirent d'abord assez bien, mais un bataillon de marins arrivant au pas de course à la fin du combat les mit en pleine déroute.

Nos troupes ont fait du côté d'Arcueil et de Cachan un mouvement qui a très bien réussi; elles ont délogé les insurgés du Moulin-Cachan et s'y sont établies.

Du côté des Hautes-Brayères, nous avons construit des tranchées qui nous ont permis de venir nous abriter sous la redoute même dont nous pourrions dès lors nous emparer facilement.

Le fort de Montrouge ne tire plus; on s'attend d'un moment à l'autre à ce qu'il soit évacué.

Un violent incendie s'est déclaré hier à Neuilly sur la droite de la grande avenue; ce serait, paraît-il, une bombe à pétrole lancée par les insurgés qui aurait mis le feu.

Les batteries de Montmartre qui, au commencement de leur installation, ont tiré pendant plus de 6 heures sans s'en douter, sur les troupes de la Commune, ont rectifié leur tir hier, nous avons vigoureusement riposté et nos obus sont arrivés jusque sur la place du marché Montmartre.

Dans la nuit d'avant-hier une reconnaissance de cavalerie a été faite et fait prisonnier sans coup férir toute une compagnie de fédérés qui était de grand garde.

Nos batteries continuent à canonner les remparts qui ripostent peu. Montretout et le Mont-Valérien empêchent les batteries de l'enceinte d'inquiéter nos travailleurs et nos travaux d'approche avancent rapidement.

L'installation des batteries de brèche est presque terminée; elles vont bientôt commencer leur feu et dès que les brèches seront suffisantes, l'assaut sera donné.

Les troupes allemandes exécutent depuis quelques jours, dit le Soir, des mouvements de concentration autour de Paris. Le quartier général du prince royal de Saxe a été

transporté de Compiègne à Margency et le commandant en chef de la garde est venu s'installer de Senlis à Montmorency. Les Parisiens qui, depuis trois jours, occupaient en force le Vésinet, ont été dirigés, dans la journée de mercredi, sur Poissy et Chatou.

On écrit de Bruxelles au Journal de Gand, que ces jours derniers, un membre de la Commune de Paris, le citoyen Vailant, s'est présenté à la frontière, belge avec des papiers délivrés par la Commune, et que l'accès du territoire belge lui a été interdit en vertu des instructions, données par le Gouvernement relativement au rétablissement des passeports.

Le Français, dans un article de M. Thurfrau Daugn, intitulé : Un péri-conjura, dit que la rupture de l'union conclue à Bordeaux, n'est plus à craindre pour le moment. La droite a renoncé à parler de monarchie immédiate; la gauche ne propose plus de proclamer de suite la République définitive, et il n'est plus question de demander que la durée des pouvoirs de M. Thiers soit fixée à deux ans.

Le ministre de la guerre, d'accord avec les ministres des finances et de l'intérieur, fait étudier un projet ayant pour but d'accroître le nombre des hommes de gendarmerie à placer dans les départements, lorsque le calme sera rétabli.

Le bruit de la retraite de M. J. Favre s'accroît, dit le Gaulois; on va même jusqu'à dire que M. Thiers serait déjà en possession de la démission de M. J. Favre.

Le marquis de Brienne, gendre de M. Léon Fay, vient de mourir. Il n'avait que 28 ans. Grâce aux indiscrétions de plusieurs agents de la Commune, qui ont été arrêtés, on a pu, dit Paris-Journal, dresser une liste très complète de tous les complices secondaires de l'insurrection parisienne et des ingénieurs, entrepreneurs et ouvriers qui ont pris part au sac et à la démolition de l'hôtel de M. Thiers, et à la destruction de la colonne de la place Vendôme.

M. Hellot, récemment nommé préfet d'Algérie et qui n'est pas encore parti pour l'Algérie serait, paraît-il, appelé à d'autres fonctions.

On lit dans le Journal officiel de ce matin : Le maréchal Mac-Mahon, vient d'adresser à l'armée, l'ordre du jour suivant :

Soldats, La colonne Vendôme vient de tomber. L'étranger l'avait respectée. La Commune de Paris l'a renversée. Des hommes qui se disent français, ont osé détruire, sous les yeux des Allemands qui nous observent ce témoin des victoires de vos pères contre l'Europe coalisée !

Espérez-ils, les auteurs indignes de cet attentat à la gloire nationale, effacer le mémoire des vertus militaires dont ce monument était le glorieux symbole ? Soldats, si les souvenirs que la colonne nous rappelle ne sont plus gravés sur l'airain, ils resteront du moins vivants dans nos cœurs, et, nous inspirant d'eux, nous saurons donner à la France un nouveau gage de bravoure, de dévouement et de patriotisme.

Maréchal de MAC-MAHON, duc de Magenta.

NOUVELLES DE PARIS

Le bruit que M. Washburne aurait requis le gouvernement prussien d'intervenir, et qu'en réponse, un ultimatum aurait été envoyé au gouvernement de Versailles par le prince de Bismark, est complètement dénué de fondement.

Il paraît que M. Washburne a simplement engagé la Commune à respecter le droit qu'ont les Alsaciens et les Lorrains de réclamer l'exemption du service dans la garde nationale.

Il y a toujours abondance de vivres dans la capitale. Les Halles centrales sont largement approvisionnées.

Les commissions réunies de la Commune et du Comité central ont publié une adresse au peuple de Paris et à la garde nationale, par laquelle ils déclament les bruits d'un désaccord entre les deux pouvoirs.

Elle annonce aussi qu'à partir de ce moment, le Comité central assume les fonctions de l'administration de la guerre.

La chapelle expiatoire de Louis XVI va subir le même sort que la colonne Vendôme. La démolition a commencé hier, et il ne restera bientôt plus de traces du pieux monument.

Oh ! la rage de ces Vandales s'arrêtera-t-elle ?

Le bruit court de nouveau que la Commune est décidée à faire sauter Paris plutôt que de le rendre.

Il règne une grande division dans la Commune, au sujet de l'exécution de la loi concernant les otages. Plusieurs membres ont proposé de tirer les victimes au sort. La majorité est opposée à cette mesure, et veut que les plus coupables, à commencer par les prêtres, soient les premiers exécutés.

LA MORALITÉ DE LA COMMUNE. — La Commune se moralise ; elle se montre déterminée à poursuivre la prostitution et l'ivrognerie. Toutes les femmes de mœurs équivoques qui se promènent dans les rues seront arrêtées; les citoyens qui seront trouvés ivres sur la voie publique seront conduits au poste et retenus pendant douze heures. Les gardes nationaux trouvés en état d'ivresse seront privés de leur solde pendant quatre jours, et le produit des amendes sera distribué aux enfants nécessiteux de la compagnie.

Les marchands de vin qui permettront l'entrée de leur établissement aux ivrognes, seront mis en contravention; la seconde fois, l'amende sera doublée, et à la troisième contravention, leur établissement sera fermé.

M. Wolff, l'ex-secrétaire de Mazzini, et président de plusieurs associations républicaines, à Londres, est l'objet d'une accusation grave.

La Commune prétend avoir découvert que M. Wolff n'était qu'un agent de Piétri, qui lui payait un salaire de 300 francs par mois. Il paraît qu'on a trouvé des rapports au chef de la police, écrits de la main de M. Wolff.

Cette nouvelle a produit la plus vive sensation parmi les républicains italiens qui se trouvent à Paris. M. Wolff est caché dans la capitale, et on fait d'actives recherches pour découvrir sa retraite.

LES HOSTILITÉS. — Avant-hier, les insurgés ont remporté certains succès. Les batteries versaillaises du parc de Gennevilliers ont été démolies, et un assaut vigoureux des troupes du gouvernement, contre le fort Montrouge, a été repoussé avec de grandes pertes. Les insurgés ont enlevé plusieurs canons.

Les Versaillais ont fait aussi une tentative d'assaut à Neuilly; mais, là encore, ils ont été défaits, en dépit d'une furieuse canonnade contre les positions des insurgés.

Il est attendu que nous donnerons ces renseignements d'après les rapports officiels de la Commune.

Wróblewski a envoyé, ce matin, une demande pressante de renforts. Il paraît qu'il n'est pas au mieux avec le département de la guerre, qui n'est pas satisfait de ses services.

Le général La Rocca dit qu'il est attaché sur toute la ligne, et demande, également, des renforts immédiats.

On dit que Dombrowski a attaqué, avec succès, une position tenue par les Versaillais à Mortemart, dans le bois de Boulogne. Les pertes de ces derniers auraient été très-sévères.

Les portes d'Auteuil et du Point-du-Jour ont été démolies par les obus. Le bruit que les Versaillais auraient occupé Clichy, est controuvé.

Les batteries versaillaises ont ouvert un feu violent contre l'enceinte. L'effet a été désastreux, et des brèches importantes ont été faites sur différents points des remparts.

Du côté de Neuilly, il y a eu une fusillade sans importance entre les avant-postes. De Valenciennes on peut apercevoir les Versaillais montant des batteries dans le fort de Vaux. On s'attend à ce que, cette nuit, le feu soit ouvert de ce côté. Tout le côté sud des remparts a été renforcé en conséquence.

Le citoyen Lissagaray a fondé un nouveau journal, qui aura pour titre : La Tribune du peuple.

Un fait qui se passe de commentaires. A une revue passée avant-hier par Eudes et Piazza sur la chaussée du Maine, il devait y avoir 8,000 hommes : il n'en est resté que 2,000.

Félix Pyat publie aujourd'hui dans le Vengeur une sorte de manifeste à ses électeurs. Il décline toute idée d'avoir exercé une influence bonne ou mauvaise, et ne se glorifie que d'avoir proposé au soutien trois moyens identiques pour une même fin, la concentration des forces pour l'action.

Une compagnie belge, qui s'est formée depuis peu, à l'instar des Amis de la France, a été passée en revue jeudi soir, à 7 heures, par le général Dombrowski, sur la place Vendôme. Le général a adressé à ces nouveaux défenseurs de la Commune de chaleureuses paroles, et leur a donné un drapeau. Cette compagnie s'est immédiatement dirigée vers les remparts, avec une autre compagnie de marins.

EXPLOSION DE LA POUDRIÈRE DE GRENELLE.

Voici de nouveaux détails qui nous sont parvenus sur la terrible catastrophe dont nous avons annoncé les principaux événements :

Les premières victimes qu'ait aperçues notre regard, étaient quatre cadavres sur une civière et n'ayant pas forme humaine : c'étaient des cadavres d'enfant de tout âge. Une pauvre femme encroûtée suivait la civière. Sa figure était labourée par les projectiles. Une femme, que nous empêchons de se jeter à l'eau, n'a pu de longtemps être calmée. Elle nous dit qu'un de ses enfants est dans la maison, et que cette maison vient de s'écrouler.

naitre un jour... Laissez-moi le temps d'assembler mes forces, d'aguerrir mon courage... Oh ! non, je ne reculerais plus devant ce feu, car je suis sûr maintenant de pouvoir le faire en présence d'un frère sans tomber morte à ses pieds !

Angus poussa un profond soupir et garda le silence. Il reprit après une pause :

— Ma sœur, voici un billet que vient d'apporter un domestique de Stone-House... Il vous a été adressé par miss Avondale sans doute.

Julia prit le papier et rompit le cachet. Le billet était ainsi conçu :

« La reine de Glendalough est invitée à venir sans retard au pavillon des Ruines, dans le parc de Stone-House, où son humble sujette va se rendre pour préparer le thé. Cette faveur d'une auguste souveraine sera d'autant mieux appréciée qu'on a beaucoup de choses à lui apprendre et d'avantage peut-être à apprendre d'elle. »

Miss Avondale, fatiguée sans doute du ton pindarique, ajoutait en terminant : « Venez de suite, ma chère miss O'Byrne; j'ai réellement grand besoin de vous parler. J'attends et je vous aime. »

« Nelly. » Julia relut deux ou trois fois ce billet avec réflexion. — Je l'ignore, ma sœur; cependant, si vous me demandiez mon avis, je vous conseillerais fort d'accepter l'aimable invitation de miss Nelly. Cette

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 22 MAI 1871.

— 40 —

LE

DERNIER IRLANDAIS

PAR

ELIE BERTHEI

X.

LE MARCHÉ

(SUITE)

— Je vous remercie, milord, dit-il avec satisfaction ; vous avez suivi mon conseil, vous vous êtes mis en uniforme... Vous ne savez pas combien un chapeau à coquard et un habit galonné imposent à nos paddies ! Je me suis plié à votre fantaisie, William, quoiqu'à mon sens la vue de cet habit détesté doive produire un résultat tout contraire... Mais c'est trop nous occuper de bagatelles dans ce moment critique. Nos gens sont-ils là ? — Pas un n'y a manqué, milord ; white-boys, contrebandiers, proscrits, tous

sont accourus sous divers déguisements, et ils se tiennent prêts à agir... Mais ce qui m'inquiète, milord, c'est la froideur de la population : la plupart des paddies hésitent, ils ont peur... Or, sans eux, nous ne pouvons rien tenter de sérieux. — Peur, dites-vous !

Peur, dites-vous ! et de quoi donc ? — Des bruits sinistres commencent à se propager. On assure que toutes les constabularies du voisinage se sont transportées à Stone-House, et que d'un instant à l'autre sir Georges Clinton va venir nous charger à la tête d'une troupe nombreuse. — Mais la troupe dont peut disposer sir Georges, fût-elle dix fois plus considérable, serait encore impuissante à arrêter les douze ou quinze mille hommes valides qui sont répandus dans le marché. — Sans doute, milord, répliqua William avec un soupir ; mais vous voyez là les effets d'une longue oppression... L'Irlande ignore sa force, ou plutôt s'en défie : deux constables, le fusil sur l'épaule, suffisent pour contenir cent hommes vigoureux. Aussi furieux que devienne un ours apprivoisé, il se soumet humblement quand il voit le petit Savoyard, son conducteur habituel, le menacer d'un bâton... — Jusqu'au jour où, poussé à bout, l'ours renverse l'enfant d'un coup de griffe et le tue, répliqua Richard avec un sourire ; mais croyez-vous, William, que ces gens, qui se sont engagés par les serments les plus solennels, nous fassent défaut ? — Il en est qui ne manqueront pas, milord ; quant

aux autres, tout dépendra, comme je vous l'ai dit déjà, de l'impression du moment. Si Dieu ou saint Patrick, le protecteur de l'Irlande, suscite dans cette journée un événement favorable dont nous sachions habilement profiter, ces hommes si froids prendront feu comme un paquet d'étoupes ; sinon, ils resteront aussi peu inflammables qu'une motte de tourbe humide sortant du bog !

Richard appuya la main sur son front d'un air d'anxiété.

— Vous avez raison, William, dit-il ; mais j'ai beau me creuser la cervelle, l'heure se passe et je ne trouve rien. J'avais cru que ce vieil Avondale, exaspéré des événements de la nuit dernière, nous fournirait un prétexte par quelque mesure odieuse... — Nous pouvons encore l'espérer, milord ; ou je me trompe fort, ou Sa Seigneurie, qui reste enfermée là-bas à Stone-House avec une troupe de policemen, médite quelque chose d'inattendu... Sachons patienter et soyons attentifs.

En ce moment, plusieurs conjurés entrèrent dans le cottage pour prendre des ordres, et la conversation perdit son caractère confidentiel. Malgré les recommandations de William, Richard voulait se montrer à la foule et tenter d'opérer le soulèvement par sa seule présence ; mais on l'en dissuada, et force lui fut d'attendre que l'occasion favorable, dont il reconnaissait lui-même la nécessité, vint enfin à se présenter.

A peu près au même moment, Julia

O'Byrne, retirée dans une pièce écartée de la mense, restait indifférente aux passions et aux intérêts qui s'agitaient si près d'elle. Les rideaux de sa fenêtre étaient baissés ; un faible et lointain murmure de la foule arrivait à peine jusqu'à son oreille. La pauvre enfant était très souffrante ; l'accident de la veille, joint aux émotions poignantes qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit, avait épuisé ses forces. Assise dans un fauteuil, le front appuyé sur sa main, son accablement était digne de pitié ; elle ne pleurait pas, son haleine était calme, mais aucun pinceau n'eût pu reproduire ce qu'il y avait de douleur dans son œil bleu, fixe et grand ouvert.

La porte de sa chambre tourna sur ses gonds et on appela doucement :

— Julia !... ma sœur !

La jeune fille tressaillit et se leva. Angus entra une lettre à la main.

— Bonjour, mon frère, dit Julia en affectant l'assurance.

Angus la regarda en face avec une expression de tristesse.

— Julia, dit-il, comme vous êtes pâle ce matin ! Comme vos yeux sont caves et vos joues creuses ! Jamais ces cruels changements ne m'avaient frappés à ce point. Ma pauvre sœur, quand donc saurai-je la cause du mal secret qui vous ronge et vous tue ?

Miss O'Byrne prit la main du prêtre et la baissa respectueusement.

— Vous la connaissez, Angus, répondit-elle d'une voix étouffée ; vous la con-